

## Madeleine GRAWITZ

Avec Madeleine Grawitz c'est l'un des membres fondateurs du département de Science politique de la Sorbonne qui disparaît, et un peu de notre jeunesse, comme l'on dit...

Elle était au départ de cette belle aventure dont le principal initiateur était Maurice Duverger et qui ne visait rien de moins qu'à donner à la science politique, encore bien marginale dans les Facultés de Droit (sauf pour ce qui est du second DES nécessaire aux publicistes), une structure autonome où cours et recrutements n'auraient plus à passer sous les fourches des juristes purs. Et le projet s'inscrivait dans celui d'une toute autre ampleur qui était de créer une université nouvelle, pluridisciplinaire et ouverte à tous les courants de pensée, aujourd'hui cela a l'air évident, à l'époque où la loi Edgar Faure bouleversait facultés et professeurs, pour beaucoup, cela l'était moins.

Paris I c'était le projet des libéraux, au vrai sens du terme, de différentes disciplines qui voulaient échapper à la tutelle quelque peu conservatrice des figures installées de la Faculté de Droit ou de la Faculté des Lettres : il y avait là, parmi bien d'autres, pour le droit François Luchaire, Claude-Albert Colliard et André Tunc, pour l'économie Henri Bartoli et Jean-Louis Guglielmi, pour l'histoire Hélène Ahrweiler et pour ce qui était en train de devenir la science politique, Maurice Duverger. Pour le département lui-même, autour de lui ceux qui se préoccupaient d'une approche politiste - comme on dira plus tard - des institutions et des règles juridiques, Marcel Merle et Madeleine Grawitz en particulier.

Avec eux, dans un bouillonnement sympathique où les sacro-saintes différences de corps commençaient à se réduire, les maître-assistants comme on disait à l'époque et les assistants attirés par l'aventure et la liberté d'esprit promises. Si je cite ces derniers c'est que Madeleine, une fois le département créé, s'était particulièrement intéressée à eux. On la savait férue de méthodes, elle pensait et n'avait pas tort qu'il en fallait pour enseigner et s'étonnait qu'aucune formation pédagogique ne soit dispensée aux jeunes et nouvelles recrues. C'est à elle que revient l'idée, je ne sais comment elle avait fait pour trouver les modestes crédits nécessaires, de créer un petit groupe où un enseignant d'art dramatique, on sait qu'elle avait le théâtre pour violon d'Ingres, venait apprendre - sinon le cri primal que découvriront plus tard les IUFM, du moins comment poser sa voix et s'exprimer en retenant l'attention. L'expérience fut sans lendemain, elle n'était pas inutile.

On lui doit aussi d'avoir commencé à introduire, notamment en faisant venir Dominique Merllié qui sera avec Jean Mastias, lui plus juriste, l'un de ses fidèles, des enseignements de sociologie. A l'époque - comme c'est loin tout cela, - la discipline n'avait pas encore ses rites et ses structures et peu de son jargon. Elle se voulait plutôt, mais je suis mauvais juge, comme un regard curieux sur sur les faits sociaux, à côté de la règle les comportements qui l'accompagnent ou la contredisent. Cette conception allait bien à Madeleine qui voulait certes s'évader du cursus juridique quelque peu formel qu'elle avait pourtant suivi

.../...

de bout en bout, mais surement pas pour sacrifier sa curiosité et sa liberté d'esprit à de nouvelles dogmatiques. On lui doit aussi d'avoir créé, au moment où l'on encourageait la mise en place de DEA "pointus", le premier, si ma mémoire est bonne, spécifiquement consacré aux études féministes ; ce bien en avance sur son temps puisque la formation n'a pas survécu à son départ.

Elle nous impressionnait comme, pour des raisons finalement pas très différents Bertrand de Jouvenel. Il y avait d'abord un charme indéniable, celui que l'on prête volontiers aux ladies dans les romans anglais de bonne tenue, avec parfois une pointe de minauderie, mais il faudrait que le terme n'ait pas de valeur péjorative, et malgré une silhouette fragile l'allure d'une grande dame que confirmaient son appartement de Neuilly, elle y recevait volontiers pour des réunions pédagogiques, sous le regard d'un chien que j'ai voulu caresser avant de m'apercevoir qu'il était empaillé, et sa Buick, c'est la seule voiture que mon dos puisse supporter disait-elle comme pour s'en excuser... Et puis il y avait ce qu'on connaissait mal et qui ajoutait à ce côté très comme il faut une petite touche sulfureuse : le théâtre avec André Roussin, plus encore les rencontres avec beaucoup de grands noms d'avant-guerre, Henri de Man bien sûr, nous n'en savions pas beaucoup plus mais il y avait là une part de mystère, d'autres vies, qui faisait qu'elle n'était pas un professeur comme les autres.

Mais elle était aussi un professeur, avec une oeuvre, les méthodes avec Roger Pinto, le traité avec Jean Leca et le désir de transmettre et d'éveiller les esprits. Une permanente attention aux autres, assistants je l'ai dit, mais aussi étudiants et notamment ses thésards qui ne pouvaient la choisir que par complicité intellectuelle puisqu'elle n'avait pas vraiment cherché à jouer un rôle dans les structures académiques ou les concours de recrutement. Oui, elle s'était vraiment consacrée à son métier, même si elle ne pensait pas, et c'est bien ainsi, que le vaste monde puisse se résumer au périmètre Sorbonne Panthéon. Après sa retraite il lui arrivait, souvent avant ses vacances en Suisse ou à Tourtour, de passer au département, de plus en plus frêle, commençant insensiblement à s'effacer, comme si elle avait voulu, à sa manière discrète et élégante, partir sur la pointe des pieds... Ce qu'elle vient de faire.

Jean-Claude COLLIARD  
Professeur à l'Université Paris I